

## Parcours de la dernière chance

### *Je ne suis pas là pour être aimé* de Stéphane Brizé

Stéphane Defoy

---

Volume 24, Number 2, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33608ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this review

Defoy, S. (2006). Review of [Parcours de la dernière chance / *Je ne suis pas là pour être aimé* de Stéphane Brizé]. *Ciné-Bulles*, 24(2), 2–3.

# Parcours de la dernière chance

STÉPHANE DEFOY

**S**téphane Brizé aime nous parler des gens sans histoire menant une vie terriblement ordinaire. Ceux que l'on croise dans le métro, sur la rue ou dans les rangées d'épicerie, ces gens qui, mis à part leur air morose et leur regard éteint, n'ont rien à dévoiler, rien à mettre en valeur. Brizé, lui, en fait sa source d'inspiration première. Il nous les présente sans fard, sans recours à des artifices dramatiques et, au bout du compte, l'universalité de leur condition exposée nous ramène à nos propres angoisses face à la futilité de l'existence.

De plus, il les cantonne dans des emplois qui n'aident en rien leur situation. Dans son mémorable premier long métrage, **Le Bleu des villes**, Solange émet des contraventions aux propriétaires de voitures garées dans des zones interdites. Elle se fait régulièrement traiter de sale pute ou de pouffiasse par les automobilistes mécontents. Son mari décarcasse des macchabées à la morgue dans un hôpital. Les discussions lors du repas du soir tournent autour de la couleur à déterminer pour chaque pièce de leur nouvelle maison. Pour sa seconde fiction, **Je ne suis pas là pour être aimé**, son personnage principal, Jean-Claude, occupe la fonction de huissier de justice. Une autre besogne pour mal-aimé et où le rapport humain ne peut être envisagé que sur une base conflictuelle. C'est ainsi que l'existence de Jean-Claude, début cinquantaine, est composée essentiellement de son boulot qu'il n'aime visiblement pas et d'une visite hebdomadaire à un père aussi détestable que grincheux. Comme pour Solange, Jean-Claude n'attend plus



Stéphane Brizé

rien de sa chienne de vie jusqu'au moment où une rencontre inattendue l'oblige à agir face à sa solitude, face à sa lassitude.

**Je ne suis pas là pour être aimé** expose en peu de mots, à travers un traitement offrant une large place aux non-dits, l'incroyable besoin de s'ouvrir à l'autre auquel doit faire face un homme qui s'est construit une carapace à partir de regrets et d'amertume le rendant inapte à partager la moindre émotion. Comme sur toute forteresse, les fissures finissent par apparaître au grand jour et le pauvre Jean-Claude doit apprendre à composer bien malgré lui avec les imprévisibles attaques portées à un cœur qui flanche. C'est par l'entremise d'un cours de tango que finit par poindre une bouée de sauvetage à laquelle il s'accroche afin de ne pas sombrer définitivement dans la dérive de l'ennui. D'ailleurs, l'idée de confronter un personnage distant, bourru et mal dans sa peau à une danse

sensuelle qui demande d'être à l'écoute de son partenaire provoque des situations délicieusement burlesques qui, dans certains cas, se transforment en moments fort touchants. À cet effet, nous retenons assurément la plus jolie scène du film, celle où Jean-Claude pratique ses pas de danse avec sa partenaire. Sans aucun échange verbal et dans le silence le plus complet, les deux protagonistes alternent entre malaise, sensualité et désirs diffus. Très joli.

Dans cette scène comme dans plusieurs autres, Brizé ne rajoute jamais d'artifices; il laisse venir l'émotion par l'intermédiaire d'un traitement pudique des sentiments exposés et totalement dépouillé de tout rebondissement superficiel. De même, sur le plan technique, le réalisateur n'a recours à aucun effet de style. Le découpage des scènes se limite souvent à un plan-séquence large agrémenté d'un ou deux plans d'insertion plus rapprochés. Par sa démarche honnête et sans coup d'éclat, Brizé nous convainc qu'il n'est pas nécessaire d'emprunter les sentiers de la complexité, tant sur le plan de l'intrigue que des prouesses techniques. L'essentiel réside dans la simplicité. C'est ainsi que l'approche du cinéaste s'inscrit en concordance avec l'univers en teinte gris-beige de ces êtres se dévoilant à travers des intentions et des gestes circospects et maladroits. Le regard porté sur eux n'est ni glorifiant, ni méprisant. Bien que le tableau puisse par moments paraître pathétique, le film ne sombre jamais dans l'ironie ou le pastiche, car le réalisateur a su insuffler dans son ouvrage un humour décalé nous gratifiant d'irrésistibles segments totalement craquants. Par





Patrick Chesnais et Anne Consigny dans *Je ne suis pas là pour être aimé*

son installation d'une certaine forme de morosité ambiante et par ses passages grotesques qui, irrémédiablement, décrochent un sourire, **Je ne suis pas là pour être aimé** rappelle à bien des égards le sympathique **Whisky** des Uruguayens Pablo Stoll et Juan Pablo Rebella. Dans les deux cas, la froideur du point de départ se transforme en douce amertume qui permet au cœur de se délier avec retenue.

L'humour de certaines situations ne suffit pas à rendre les personnages attachants, il faut aussi une interprétation sobre et efficace. Patrick Chesnais, excellent comédien trop peu présent dans la cinématographie française, campe avec assurance, mais surtout avec beaucoup de discrétion, un célibataire endurci et aigri par une existence peu divertissante. À la vue de sa tête de pauvre type apathique, impossible de ne pas penser au Don Juan fatigué qu'incarne Bill Murray dans le récent **Broken Flowers** de Jim Jarmusch. Même regard hagard et même économie de mots dénotant une profonde lassitude. En revanche, un mélange

de déception et de frustration se dissimule chez le personnage principal du film de Brizé. Lorsque, dans la seconde partie, la marmite explose, Chesnais s'éclate grâce à quelques envolées bien senties et désopilantes. Nous gardons en tête, entre autres, la scène où ce dernier finit par dire ses quatre vérités à un vieillard de père n'ouvrant sa bouche que pour râler. Soulignons aussi la finesse de la prestation d'Anne Consigny, vue dans **36 Quai des Orfèvres**, qui fait contrepoids à Chesnais avec son personnage de jeune femme aérienne prête à aider les autres et dont le charmant sourire ne laisse personne indifférent. Ces deux personnages que tout oppose ont toutefois un point en commun : leurs parents qui les traitent comme des enfants, les utilisant pour leur propre satisfaction personnelle. Ainsi, Brizé aborde en parallèle, dans ce second long métrage, les douleurs d'enfance que l'on traîne en soi jusqu'à l'âge adulte. Des maux qui empoisonnent l'existence et qui empêchent de faire un pas en avant, comme en témoigne l'état de stagnation dans lequel se retrouve le personnage

principal, tant que l'abcès n'est pas définitivement crevé. Défi de taille lorsque le malheur est enseveli sous des couches de silence.

Moins sardonique que **Le Bleu des villes** et délibérément plus dénudé dans sa facture, **Je ne suis pas là pour être aimé** nous renvoie à nos propres peurs face à une solitude prolongée. Un film qui porte à réfléchir pour celui qui ne veut pas finir ses soirées dans sa cuisine à manger seul un sandwich tout en regardant son unique plante verte sécher d'ennui. ■

#### **Je ne suis pas là pour être aimé**

35 mm / coul. / 93 min / 2005 / fict. / France

Réal. : Stéphane Brizé  
Scén. : Stéphane Brizé et Juliette Sales  
Image : Claude Garnier  
Mus. : Christoph H. Muller et Eduardo Makaroff  
Mont. : Anne Klotz  
Prod. : TS Productions  
Dist. : Les Films Séville  
Int. : Patrick Chesnais, Anne Consigny, George Wilson, Abel Abelanski